

Système 2

SATELLITES

à Retour vers la Base

9

SANTÉ !

Lipogramme hanté,
triste et tourmenté

Angel Michaud



22 novembre 2011

Satellites 9

à Retour vers la Base

SANTÉ !

Lipogramme hanté,
triste et tourmenté

Angel Michaud

2011

Exemplaire RN000

La vérité

Nul ne peut dire sans se contredire qu'il est absolument vrai que la vérité est

relative

Etienne Klein, Jacques Perry-Salkow, *Anagrammes renversantes*, Flammarion, 2011

Avertissement

Angel Michaud a rédigé ce lipogramme en prison. Sans doute vous rappelez-vous les déboires d'Angel avec la justice ? Sinon relisez [Retour vers la Base](#) page 85 et l'Apostille 2, [Essai sur les ayants droit tueurs d'œuvres](#), dans le Système 2 de La Base. Aussi, je me dois de rappeler qu'Angel s'est déjà essayé à un lipogramme en e (un faux) page 72/73 de [Retour vers la Base](#). Au moins, cette fois-ci, il semble être dans le droit chemin, sans doute pour payer sa dette à la société.

C'est attrayant de transcrire en lipogramme, il suffit d'un peu d'attention. Il est vrai que le lipogramme est tentant mais stérile tant il tâte des tentacules transparentes et totalitaires de la littérature étêtée.

Professeur Georges Fawcett

Il m'arrive parfois de m'immiscer dans la vie des gens.

De manière compulsive, sans douceur, avec une hargne curieuse que je suis incapable d'expliquer, je provoque un échange verbal parfois incongru, déplacé mais jamais vain avec mon vis-à-vis. Des échanges orageux, parfois nous en arrivons aux mains, simples empoignades sans conséquences physiques, mais je suis un peu gêné d'évoquer cela...

Un jour, parce qu'un homme arbore une blessure au visage, je veux en savoir plus sur l'origine de sa plaie. Je l'aborde, je lui demande :

- vous avez pris un coup ?
- de quoi je me mêle ?
- j'ai besoin de savoir, une bagarre ?
- une bagarre ? vous voulez un coup de poing ?
- non, je suis curieux, mais si vous collez de la violence sur la violence, ça va mal finir, non ?
- vous avez raison, allons boire un verre, je vais vous expliquer

Nous avisons un bar louche qui surplombe une maison de passe ou quelque chose du genre. Du genre pas comme il sied à un dialogue peu anodin.

Un bar borgne, comme l'exige l'usage.

Le lieu grouille de filles. L'une expose ses jambes, ses cuisses, dans un canapé bleu, un bleu solide, comme le bleu Klein. Une seconde fille, accoudée au zinc exhibe ses fesses ainsi que ses seins, elle effleure d'un regard équivoque son voisin, l'ongle verni effleure la joue de l'homme, il semble sous le charme, il déboursa quelques euros pour assouvir ses besoins.

Il y a beaucoup de filles, je suis impressionné, dès demain je devrai réfléchir à la fausse morale qui organise les liens hommes-femmes sans envisager une seconde les phases explosives, biologiques, du dimorphisme sexuel. Rassurez-moi... nous sommes bien des animaux... des mammifères ordinaires issus de la magnifique explosion de la classe des *Mammalia* après l'obscur décès de l'ensemble des espèces du clade à la mode au mésozoïque, les dinosaures ...

Mais bon, que dire de plus sur les errances des couples ? Chacun des écrivains, des penseurs, des philosophes de ce monde a son idée, l'exprime dans des livres, des journaux ou sur les réseaux numériques. Cela ne sera donc pas nécessaire de se répandre sur ce rébus social ainsi que sexuel. D'ailleurs que dire de plus sinon chercher de bonnes ou de mauvaises raisons aux ambiances nauséuses que le couple provoque. Me direz-vous, « provoquer » n'a pas de sens bien précis. « Provoquer en duel » semble bien caduc (ou *caducus* si vous préférez l'expression ancienne, romane en l'occurrence), provoquer le désir correspond à quelque chose de beaucoup plus

ambigüe, quoi pour de vrai ? donner envie ? proposer le bonheur absolu ? ou un plaisir bref, aigu, passager ?

Depuis des années je me pose ce problème : l'amour correspond à quoi de réel ? un nuage proposé par les religions pour obéir à un plan de possession d'espaces, ce qui corrobore l'ordre de se reproduire afin de se poser dans le monde, ou du moins ce qui semble monde à des moines moribonds ? l'amour s'oppose au public, il se confie au privé. J'aime comme je veux, aussi... je vous emmerde...

Ne le prenez pas pour vous, je disais ça comme ça... pour parler... pour nous rassembler loin des allusions parisiennes modélisées, quelque peu surannées.

Vous le croyez si vous voulez, mais je n'ai pas de problèmes avec les bobos coincés par des pinces à clamp enfoncées dans des cerveaux malades, assaillis par des messages subliminaux issus des serviles médias visuels commerciaux.

Pas plus, je n'ai de problème avec l'agence misérable qui propose des soins psychologiques pour ces jeunes privés des approches primordiales, amour, liens sociaux, jeux sans risques ou dangereux... Ne jouons pas avec les carences en divers genres, considérons avec une urgence nécessaire de virer les « psys » d'influence freudienne de la sphère du soin. Voilà, cela sera sans incidence, mais nécessaire pour influencer dans le sens de la raison. Eh oui, la raison a un sens alors que la croyance se la joue morbide pour le moins. Mais bon, la chose réglée comme du papier à musique, parfois ennuyeuse, erre dans nos armoires à souvenirs clos ; la réprimande s'immisce dans mes neurones jusqu'à me rendre coupable, ou du moins à en exprimer l'impression. Je pose problème au quidam au risque de m'endommager ou de me gommer moi-même du dessin dans lequel je me promène, je vaque en désespérance d'heure en heure de seconde en seconde, de ce phénomène bien humain qui n'a pour désir que de mesurer ce qui passe, ce qui passe, ce qui passe dans l'ennui ou l'angoisse, même ma carapace ne m'aide pas à m'isoler, à figer la chose qui passe. Jusqu'à aujourd'hui, j'essayais de me frayer un chemin dans ce vide sombre mais je suis pris de nausée, je m'enferme dans les lieux d'aisance pour vomir ma rancœur, mais le cœur n'y arrive plus. Je suis condamné à vous écrire sans joie aucune alors que dehors il se prépare des choses délicieuses, comme l'oiseau qui migre vers le sud, vers le chaud, alors que moi, j'ai froid à mes os. Il s'aménage beaucoup de choses nouvelles, un lion siphonne une mare pour échapper à la soif, un édredon vole au secours d'un myrmidon épuisé par une randonnée bien longue pour un fourmilier lambda, une vipère sans venin allume un feu pour réchauffer un ours polaire, un fils se désole pour son père, une jeune femme libre s'éprend d'un pin parasol alors que sa mère s'approprie des idées émancipées car elle appréhende son époque comme je subis la mienne. Chacun son propos, ainsi chacun se débrouille avec les moyens de son bord. Celui-ci vogue sur

un navire marchand alors que je m'affaire sur mon pédalo aérien sans ailes, mais sans elle je vais m'égarer... A vrai dire, sans eux^a, rien de facile non plus... Dans ce même espace, l'homme grenouille se couvre de ridicule à la recherche d'une expérience puis d'une récompense, d'une médaille ou pourquoi pas des palmes académiques ! Le monde évolue de manière bizarre, non ? Allez ! j'y suis, alors allons-y... L'homme auquel je m'adresse, avec sa blessure au visage, que je ne connais pas, ignore qui je suis. Il arbore un air miséreux comme abandonné des hommes comme des femmes, seul au monde. Le seul lien qui le raccroche aux hominoïdes se remarque comme le nez au milieu de la figure : sa plaie ! Il souffre avec persévérance, mais pas à cause de l'encoche au visage, non bien sûr, il souffre parce qu'il se demande à quel sein se vouer, à quel individu se confier. Alors pourquoi pas moi ? Il n'a rien de fabuleux à m'apprendre, je pense. Il ne m'impressionne pas, ne me marque pas, n'incise en rien sur mes pulsions. Au mieux, il pourra se répandre sur ses maux, moi sur ma misère personnelle, que je conserve avec soin loin de la vue de mes congénères. Je ne sue pas le désespoir, je me le garde pour moi seul. Je le conserve avec soin hors de vue de mes amis. Mes amis ? Quels amis ? Je ne connais personne. En l'occurrence, ma pensée erre aux souffles nomades alors que mon corps malingre, dépenaillé, se plie à la rigueur de ma geôle. Le corps en prison, l'âme ailleurs, immolée sur le bûcher avec les immondices ménagères, je navigue depuis les nuisances ordurières jusqu'à mer. A la barre de mon pédalo j'hurle Mer ! Mer ! Je fuis le sol qui me le rend bien, il se dérobe comme mes amis mais laisse derrière lui un condensé des odeurs de l'enfer.

Bon. N'oublions pas le propos d'origine. J'ai une propension à m'égarer, à pleurer sur moi-même, désagréable pour vous, je suppose.

Je suis en prison.

Ma pensée vaque dans la rue.

J'aperçois un homme balafre.

Je lui parle, je l'agresse un peu.

Il semble envisager de me frapper.

Pour calmer le jeu, nous nous dirigeons vers un bar glauque, l'ivrogne s'avine alors que la fille facile s'offre.

Voici donc le décor, il ne me procure aucun plaisir ni déplaisir, un décorum sans allure, sans poivre ni sel.

Je me souviens, jeune encore j'avais passé une soirée musicale en compagnie de femmes délurées dans un bar à bière, à whisky, à champagne, à vin, où j'aurais aimé danser... euh... la valse !^b

Mais je me suis dégonflé. Je ne suis pas habile de mes jambes, je danse comme un pied, si je puis dire... Je conserve le souvenir amusé d'une dame belle, avinée ainsi que sourde. Curieux, qu'une personne qui monnaie ses charmes puisse se passer de l'ouïe, pour négocier, cela ne simplifie pas les choses. En deux phrases : je la vois, je lui offre à boire, elle répond « quoi ? », à la fin je hurle, je gêne les gens venus s'amuser, je m'égosille... Le responsable du bar me glisse à l'oreille « pour la baiser, mille euros ». « Mille euros ! » hurlais-je, « mais pourquoi ce prix élevé ? », fis-je d'un air ahuri, « pour faire crier les hommes, il n'y a pas mieux » m'expliqua le boss avec un sourire mi complice mi malicieux. Je ne sais pourquoi je vous narre une équipée aussi ennuyeuse, un peu sordide même, sans raison aucune je suis d'humeur joyeuse, coquine, espiègle, enjouée.

Ce genre de souvenirs, ça aide à vivre en prison.

Grâce au ciel, aux nuages ainsi qu'à la magie soleil, des souvenirs comme ça, des images joyeuses, j'en ai une provision énorme. J'en ai emmagasiné des milliers que je me repasse en boucle.

Par exemple, un jour de janvier ou de février, j'avais froid, le chauffage a expiré sans cause connue depuis N moins 1. Je remarque une souris qui a belle allure. J'aime ce rongeur curieux du monde. Il y a, dans les villes, deux rongeurs pour un humain, reconnaissons que ce mammifère dépourvu de canines ainsi que d'incisives possède le monde, il ne semble pas en souffrir. Ma souris explore les lieux avec précision, me regarde, implore

- on essaye de s'évader ?
- j'ai déjà essayé sans succès
- on essaye encore ?

- non je suis las. Dis-moi des machins drôles, amuse-moi
- d'accord. Je suis une souris sans nom, je n'ai, à ma connaissance ni père ni mère. Je suis une abandonnée chronique, la vie m'emmerde. Un jour, quelqu'un m'a appelé Algernon^c. Curieux non ?
- je dois rire de ça ?
- je n'ai pas mieux en magasin
- essaie de faire mieux
- je veux bien prendre l'air malin, mais je ne suis pas douée
- bon, une souris n'a pas d'usage
- ben non. On s'organise pour jouer, ou bien lire...
- lire ? mais quoi ?
- je viens de finir [*Figures de la marche*](#), un livre super !
- de qui ?
- je ne me souviens plus...désolé^d
- bon, alors une souris n'a aucun usage
- alors au revoir
- ciao

Vous voyez ? je peux imaginer sans problème des choses comme ça. En général, cela m'offre le sommeil pour une heure ou deux.

Dès mon arrivée en prison, je me suis évadé. On m'a récupéré à quinze pas de ma cellule. Je ne peux pas dire que je sois un roi de l'évasion. J'ai recommencé, plusieurs fois. Repris à chaque fois on m'a bourré de molécules chimiques censées m'assommer, me réduire, m'annihiler. J'ai recraché puis j'ai appris à m'évader au passage d'un nuage, d'un oiseau, d'une mouche. Ce qui passe sous mon œil prend alors allure de véhicule.

Mais aujourd'hui, je narre un rêve, un dialogue imaginaire. Ne nous leurrions pas, rien de ceci n'a de chair ni d'âme. Je n'aime pas « âme », référencé religieux désamarré de la biologie, il ressemble aux conneries de la psychanalyse. J'ai une aversion pour la chose qui organise ma pensée dans le sens de la névrose à la con de plus, jamais je n'ai eu envie de baiser ma mère, de manière symbolique ou non. Débarrassons-nous des « pysys », vivons heureux, enfin. Prenez-le comme un conseil de celui qui a essuyé les foudres de la pseudo-omniscience des fous de la psyché comme de celles des dingues de dieu. Pas facile de s'en débarrasser, sans se prendre dans la gueule la menace de l'enfer ou de l'H.P.

Le bar donc. Nous sommes assis, moi avec un verre de coca-cola, alors que l'homme, lui, semble en amour avec un cognac. Il prend la parole

- vous vivez avec quelqu'un, marié ? pacsé ?
- je ne vis avec personne mais je suis amoureux. Je sais que cela semble curieux, mais je considère ça comme dangereux. Vous savez... les carences de l'enfance... ouvrir des parapluies pour ne pas souffrir... enfin... ce genre conneries qui rend la vie abordable... Vous comprenez ? Je suis un peu plus qu'amoureux, j'ai décidé que la femme que j'aime sera la dernière ! Imaginez ! Vous avez des rêves ?

Je ne sais pas pourquoi je lui demande cela. Je n'en ai rien à faire...

- non
- pas grave, j'en ai pour deux. Je vais vous expliquer...
- je préférerais parler de moi
- de vous ? d'accord, allez-y
- j'ai peur de mourir
- ben... moi je suis amoureux, donc j'ai peur aussi de mourir...

Je ne suis pas sûr de mon coup...

- je ne comprends pas les liens... l'amour, la...
- vous pourriez vous informer ! lire ! Aimer oblige à forcer la vie, le réel, à s'immiscer dans la sphère privée de l'aimée, un voyage fou ...
- vous délirez...
- je délire, je le pense aussi, mais... je vous ai créé, vous vivez dans mon rêve, rien ne vous accroche au réel, vous symbolisez le feu, l'apparence, celui qui a vécu, celui qui a disparu, sans surgir, sans avenir

je laisse passer le blanc...

- ma femme m'a laissé
- ah
- je dois faire quoi ?

- je ne sais pas

mon rêve m'échappe... avez-vous remarqué que le rêve ne possède aucune forme juridique ? Je peux rêver de ce que je veux, personne n'aura l'idée de s'en plaindre, pas même l'homme sombre des cauchemars nauséeux qui hurle dans mon corps, dans mes bras, dans mes jambes, sur ma peau sans user de ma bouche. Pas un souffle dans ce cri du noir. Il n'y a pas d'air sous mes cordes vocales. Un piano sans corde ressemble beaucoup à un vieux meuble ridicule, un bar de salon dans lequel on cache quelque boisson, ou une armoire démembrée, allongée, mise à mal.

L'allégorie du meuble m'amuse.

Ça me rappelle une muse, une peau de vache qui m'a viré de sa Clio à coup de pied.

De plus, quand je joue à faire le malheureux pour me faire plaindre, je m'inspire des comiques des vieux films, héros désossés, cabossés par les dégringolades, vilipendés par la presse mais adorés des foules.

Je vais vous faire une confidence. Il y a quelques années déjà, dans un délire que je ne sais expliquer, j'ai perdu l'ensemble de mes souvenirs... Incroyable non ? Pas moyen de savoir ce que je faisais il y a un an, cinq ans, dix ans. Vous l'aurez compris, je suis amnésique. Cela me donne les moyens physiques ainsi que la vigilance psychique pour écrire sans connaissance.

Je ne connais rien.

Je perds connaissance dans l'espace même où s'écoule – ce que je ne sais décrire, qui passe de manière si régulière, que je ne peux qualifier. Vous savez bien de quoi je veux parler. Ce machin qui défile comme un fleuve, sans savoir si on le descend ou s'il aménage mon ombre brûlée, numérisée ou embaumée dans un caveau sombre.

Vous subissez, j'oublie.

Vous m'aurez oublié que vous subirez encore.

D'une manière curieuse, nous jouons ensemble sans anicroche ni acrimonie.

Je suis un amnésique égaré au pays des aveugles.

Le jeu m'ancre dans la raison.

- j'ai envie de mourir

souffla l'homme balafré, alors que la fille du bar en borborygmes apeurés glisse sa main sur les dos esseulés des mâles avinés

- heu... imaginons que nous soyons déjà dans un monde parallèle. Que ferions-nous ?

- je ne sais pas
- la balafre sur la joue a quelle origine ?
- le nouveau mec de ma femme...
- ah
- que dois-je faire ?
- nous allons nous amuser, seul le jeu donne un sens à la vie

l'homme soudain éclairé se leva, un bras arqué vers le corbeau du ciel noir, les yeux scellés au fond de sa vie comme nichés dans un monde assoiffé, le verre collé dans sa main, dans ses yeux, les poumons cernés d'air pur enfin

- alors, buvons !
- santé !

AM 22 novembre 2011

REFERENCES CONTEXTUELLES ET BIBLIOGRAPHIQUES

^a Page 6. Sans doute une allusion à *La disparition* de Georges Perec, un lipogramme en e.

^b Page 7. Le twist, le tango ni même le menuet ne peuvent faire l'affaire...d'où l'hésitation d'AM

^c Page 8. Cf. *Des fleurs pour Algernon* de Daniel Keyes, Editions j'ai lu, 1972. Lire également à ce propos l'Apostille 3 de *La Base de signatures de virus a été mise à jour* d'Angel Michaud, Lad'AM Editions, 2010, page 12 *De l'intelligence encore*

^d *Figures de la marche* est un ouvrage de Piotr Aumanel, Lad'AM Editions, 2011